

LES EXERCICES SPIRITUELS DE S. IGNACE AUX PREMIERS TEMPS DE LA COLONIE (1)

Que les *Exercices spirituels* aient fait sentir leur bienfaisante influence au Canada, dès les premiers temps de la colonie, nous n'avons pas à en douter. Des jésuites vinrent en Acadie dès 1611. D'autres les suivirent à Québec en 1625, et de cette date au 18 mars 1800, jour où mourut le P. Casot, dernier survivant de la Compagnie après la suppression, il y eut toujours de ses membres — si l'on excepte la courte période de la domination anglaise (1629-1632) — occupés sur le sol canadien au ministère des âmes.

Massé, Brebeuf, Lalemant, Lejeune, Ragueneau, Jogues, de Noue, Marquette, — la série serait trop longue à dérouler en entier, — âmes héroïques, comme la Providence se plaît à en donner aux Églises naissantes, tout embrasées de l'amour de Dieu et qui ne reculaient pour sa gloire devant aucun sacrifice ! Avec une ardeur jamais défaillante, ils se sont dévoués à l'établissement de la Nouvelle-France ; de leurs sueurs et de leur sang ils ont creusé et cimenté ses assises.

Or les uns et les autres, du premier au dernier, du plus célèbre missionnaire au plus humble frère convers, avaient été formés, suivant les règles de la Compagnie, à l'école des *Exercices*. Ils y puisaient en outre, chaque année, et l'on peut même dire chaque jour, dans leur méditation quotidienne, un renouveau de vaillance spirituelle.

On ne s'arrête pas à rapporter des choses ordinaires. C'est pourquoi les *Relations* nous fournissent peu de détails sur cet usage ascétique. Quelques faits cependant nous permettent

(1) Extrait d'un volume qui va paraître prochainement.

de constater combien les jésuites canadiens y étaient fidèles et quel profit ils en retiraient.

Ainsi, dès 1626, dans une lettre au R. P. Vittelleschi, général de la Compagnie, le P. Lalemant note que les Pères et les frères de Québec, dont il est le supérieur, partagent leur temps entre trois occupations : la culture de la terre, les œuvres apostoliques et les exercices spirituels.

Plus encore toutefois que ceux-ci, restés au milieu des Français, les missionnaires dispersés à travers un pays barbare et plein d'embûches, isolés, exposés à maints dangers de toute sorte, avaient besoin de forces surnaturelles. Leur travail était vraiment surhumain. "Quelle vie que la leur, écrit le P. de Rochemonteix, à l'époque des courses apostoliques dans les villages, et cette époque dure presque toute l'année ! Mendier chaque jour, de porte en porte, la sagamité ! Coucher chaque soir dans un coin malpropre de la première cabane venue, sur la terre ou sur l'écorce, au milieu de la fumée, mêlé aux sauvages et aux chiens ! Aller chaque jour de cabane en cabane, au risque d'être mal reçu, ou éconduit, à la recherche des enfants et des adultes en danger de mort ! Prêcher continuellement des vérités chrétiennes à des sourds qui, pour la plupart, ne veulent point entendre, à des aveugles qui ne veulent point voir. Être souvent pillé, volé, battu, insulté, menacé de mort ! Et dans cette vie, de nature à faire reculer les plus braves, à décourager les plus robustes et les plus tenaces, rester toujours calme, patient, charitable, dévoué ; avoir l'air de prendre goût aux besognes les plus pénibles et les plus écœurantes ; être heureux de donner aux âmes, même au prix de son sang, la vérité dans la foi, la vertu dans la grâce, le salut dans la Rédemption ! C'est là une existence que ceux-là seuls peuvent embrasser qui sont de la race des saints, qui n'ont pour mobile et pour fin que Jésus-Christ aimé et adoré." (1)

(1) de ROCHEMONTEIX, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIIe siècle* I, p. 734.

Or ce mobile c'est dans la retraite que les missionnaires le renouvelaient, qu'ils le fortifiaient, qu'ils s'y attachaient de toute leur âme. Deux ou trois fois l'an, nous apprennent les *Relations*, ils se réunissaient à la maison Ste-Marie, bâtie en plein pays huron, et y faisaient ensemble les *Exercices*. Les sauvages eux-mêmes étaient dans l'admiration de les voir alors silencieux, recueillis, constamment en prière.

De ces retraites chacun sortait embrasé d'un feu nouveau, prêt à courir à la mort. Tel fut bien le cas pour le P. Antoine Daniel, martyrisé en 1649. Il vient de finir ses huit jours d'exercices. Et sans prendre une heure de repos, il gagne aussitôt sa mission Saint-Joseph, attiré, semble-t-il, par quelque attrait mystérieux. De fait, il y arrive juste à temps pour être le témoin puis la victime des fureurs iroquoises. Une troupe de barbares a envahi le village chrétien. Elle met tout à feu et à sang. Le zélé pasteur rassemble autour de lui son troupeau effrayé et l'exhorte à la confiance en Dieu. Mais il ne tarde pas à succomber sous les coups dont il est accablé, et son corps ensanglanté est jeté dans les flammes.

Qu'une détresse plus grande l'atteigne ou qu'un danger nouveau le menace, c'est vers les *Exercices* que le missionnaire se tourne d'instinct, à eux qu'il demande vaillance et courage. Dans son second voyage aux Illinois, le Père Marquette sent la mort venir. La fièvre le dévore. Ses forces l'abandonnent. " Arrêtons-nous, dit-il à son guide, je vais mourir." Et aussitôt, pour se préparer au grand passage qu'il juge imminent mais que la Providence devait retarder, l'intrépide découvreur se livre durant plusieurs jours, avec une remarquable dévotion, à ces exercices qui lui avaient donné chaque année de nouvelles énergies.

Plus touchant encore est le spectacle que nous offre le Père Jogues, le futur martyr. En captivité chez les Iroquois, soumis à des traitements vraiment barbares, torturé par la faim, la malaide, les angoisses intérieures, il se construit sous les neiges de la forêt un petit oratoire en branches de sapin et, devant une croix grossièrement taillée dans l'écorce d'un

arbre, il passe des heures à prier. Puis, le temps de sa retraite annuelle étant venu, il songe que ses frères là-bas font à cette époque les *Exercices*, et uni à eux d'esprit et de cœur, il les entreprend lui-même dans sa grotte de neige. Ses absences prolongées finissent par éveiller l'attention de ses maîtres. Ils le suivent un jour et le voient commencer sa méditation. Cris, projectibles, vacarme infernal, tout est mis en œuvre pour le distraire. Le serviteur de Dieu ne bronche pas. Quand, son oraison finie, il se relève et reprend le chemin de sa pauvre cabane, une force nouvelle anime son âme. Comme Ignace au sortir de Manrèse, l'humble missionnaire est prêt à toutes les souffrances pour la gloire de son divin roi, le Christ Jésus.

Ce trésor des *Exercices*, les jésuites canadiens ne le gardaient pas pour eux comme un privilège de famille. Ils amenaient les autres à y puiser. Ici encore les détails n'abondent guère. Mais comment ne pas supposer que, possesseurs d'un tel don et sachant comment leurs frères de France l'utilisaient, ils ne l'aient pas employé souvent, eux aussi, auprès des communautés religieuses, auprès des Français et même des sauvages qu'ils évangélisaient.

Nous avons d'ailleurs quelques indications précieuses. Ce sont comme des jalons qui nous permettent de suivre de loin en loin la trace toujours vive de leur ministère. Parmi les premières religieuses qui foulèrent le sol de la nouvelle-France se trouvait la Vénérable Marie de l'Incarnation. Elle avait déjà fait les *Exercices spirituels* dans son monastère de Tours. Elle y eut alors comme directeur, le Père Dinet, recteur du collège de la ville, et plus tard confesseur de Louis XIII et de Louis XIV. Confiée aux soins de ses confrères au Canada, nul doute que la Mère de l'Incarnation et ses compagnes ne soient demeurées à l'école de saint Ignace. La pratique d'ailleurs des *Exercices spirituels* s'est toujours maintenue dans la communauté. Encore aujourd'hui les Ursulines y sont scrupuleusement fidèles.

Même remarque pour une autre sainte religieuse, Catherine de Saint Augustin, et la congrégation des Hospitalières à

laquelle elle appartenait. Toute jeune, à l'âge de dix ans, cette pieuse enfant se nourrissait de la spiritualité ignatienne, sous la direction d'un jésuite, le Père Malherbe. Elle faisait chaque jour sa méditation et son examen de conscience. Devenue plus tard la pénitente du Père Ragueneau, supérieur ecclésiastique de l'Hôtel-Dieu, elle s'adonna de plus en plus aux *Exercices*. Ils furent pour elle une source merveilleuse de grâces et de sanctification. C'est durant sa retraite annuelle de huit jours, en 1658, que Notre-Seigneur la choisit comme victime en l'appelant à l'apostolat de la souffrance. Elle le raconte en ces termes : " Il me semblait que Notre-Seigneur m'adressait particulièrement ces paroles : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem meam*. Il changeait ce mot *crucem suam* en *crucem meam*, comme pour me dire : cette croix est à moi avant que d'être à toi, car je l'ai sanctifiée; elle est mienne, puisque je souffre avec ceux qui souffrent pour mon amour ; elle est mienne, parce qu'elle est selon mon choix et non pas selon le vôtre. Mon cœur répondait à cela : oui, mon Dieu, c'est la vôtre, je la reçois comme telle, je la veux chérir, je la veux aimer, rien ne pourra m'en séparer, *fiat, fiat!* Et Notre-Seigneur reprenait un peu plus tard : Souffre avec paix, avec joie, avec amour, avec constance. Supporte les faiblesses des autres. Compatis aux affligés et réjouis-toi de voir mes élus persécutés. C'est leur gloire, c'est la mienne. Ne quitte pas le chemin que tu tiens, à moins de quitter la vraie voie du ciel. Laisse dire et penser de toi ce que l'on voudra. Qu'il te suffise de me chercher en esprit et en vérité. Ne t'étonne pas que la douceur de mon amour se tourne en amertume en toi, car ce n'est que pour te bénir avec plus d'amour. La croix sera ton partage et la paix possédera ton cœur."(1)

Dans une vision dont la Mère de Saint Augustin fut favorisée en 1666, le P. de Brébeuf, son ancien directeur, lui apparut, accompagné de saint Ignace. Celui-ci la traita avec une

(1) P. LÉONIDAS HUDON, S.J., *Vie de la Mère Marie-Catherine de Saint Augustin*, p. 87.

grande bonté, puis . . . mais laissons encore ici la pieuse Hospitalière raconter elle-même la scène qui suivit : “ Je vis que ces deux saints parlaient ensemble, et qu’ils se montraient l’un à l’autre un petit livre, de la grandeur de celui des *Exercices de saint Ignace*. Ils se déféraient l’un à l’autre à qui me le donnerait ; mais enfin pas un d’eux ne le voulut. On en laissa la disposition à mon confesseur, et ils me firent former la résolution de suivre, avec une grande soumission et obéissance, tout ce qu’il m’ordonnerait.(1)

Le confesseur de la sainte religieuse jugea que les *Exercices* complets lui seraient profitables. Elle les fit aussitôt, tout au long, durant trente jours, et en retira de grandes faveurs célestes.

Chargés de la direction spirituelle des Français de Québec, les Pères ne tarissent pas d’éloges, dans leurs lettres, sur la ferveur de leurs ouailles. Un bon nombre assistent tous les matins à la sainte messe. On récite la prière en commun dans la plupart des familles. Les sacrements sont fréquentés, les jeûnes de carême et des Quatre-Temps fidèlement observés. Le dimanche et les jours de fête, chacun suspend son travail et suit avec piété les cérémonies religieuses. Les principaux citoyens font partie de la congrégation de la Sainte Vierge. Quelques-uns mènent une vie très austère ; ils pratiquent largement l’aumône et la pénitence. Aussi le P. de Charlevoix peut-il écrire, dans son histoire de la Nouvelle-France, ce bel éloge : “ On vit commencer dans cette partie de l’Amérique une génération de véritables chrétiens parmi lesquels régnait la simplicité des premiers siècles et dont la postérité n’a point perdu encore de vue les grands exemples que leurs ancêtres leur avaient donnés.”(2)

Par quels moyens les Pères entretiennent-ils cette ferveur ? La prédication dominicale, le catéchisme après les vêpres, les visites aux familles ; mais aussi les retraites soit publiques soit privées. C’est ainsi qu’on peut lire dans le journal de la com-

(1) *Ibid.*, p. 230.

(2) Cité par le Père de Rochemonteix, *op. cit.* p. 201.

munauté, tenu par le P. Ragueneau, en février 1650 : “ Le P. Lyonne, à Sillery, donne les exercices à Madame de Monceau.” Nous apprenons aussi, un peu plus tard, que le P. de la Richaudie a passé l’hiver à Québec où il y a fait “ des biens infinis par le moyen de deux retraites”.

Ces indications deviennent plus précises et plus nombreuses pour le ministère auprès des sauvages. Nous avons déjà parlé de la résidence Sainte-Marie, située au centre de la mission huronne. Elle comprenait l’habitation des missionnaires, une chapelle, le logement des Français au service des Pères, et deux maisons de retraites, l’une pour les Indiens chrétiens, l’autre pour les infidèles qui voulaient être instruits des vérités religieuses.

Les Hurons convertis y venaient nombreux, surtout la veille des dimanches et des fêtes. Ils s’y confessaient, y priaient et communiaient. En 1647 il y en eut trois mille, en 1648 six mille. Chaque semaine, plusieurs y faisaient avec grand fruit une retraite de trois jours. Citons deux exemples.

Pierre Trigadin d’abord. Corps de fer, âme de feu, disent de lui les *Relations*, et d’un naturel prompt et altier; mais ajoute aussitôt le chroniqueur : “ si le sang amollit les diamants, la grâce dompte les cœurs ”. C’est ce qui arriva avec Pierre Trigadin. Sa force remarquable l’enorgueillissait. Il avait à son crédit de nombreux faits d’armes. Il renouvela même un jour l’exploit du troisième Horace. Gardons à ce récit le style savoureux des *Relations*.

“ Étant allé à la guerre, il se vit poursuivi par trois grands Iroquois ; comme lors il avait de bonnes jambes, il les devançait avec avantage ; enfin s’étant aperçu qu’ils n’étaient pas tous trois ensemble, il tourne visage, attaque le premier et l’arrête d’un coup de flèche. Cela fait, il fait semblant de fuir ; les autres le poursuivant, il se retourne une autre fois, transperce le plus proche, puis ayant jeté son arc et son carquois, il court après le troisième, l’épée à la main ; mais comme il craignait d’en rencontrer quelques autres, il se retira bien joyeux d’avoir évité un tel danger.”

Sur ce guerrier robuste, de graves maladies s'abattent. Elles le réduisent presque à l'impuissance. Il comprit alors qu'il "était basti de fange et de boue comme le reste des hommes", et cette constatation l'amena à Dieu. Un jour il apprend que les Pères s'isolaient, "se cachaient", comme disaient les sauvages, pour faire les *Exercices*. Il demande et obtient la même faveur. On le vit avec édification garder le silence, se retirer dans un coin reculé pour prier et méditer. Il s'étonnait de l'ignorance des hommes et déplorait la misère de ses compatriotes. "Nous ne sommes, disait-il, que des chiens, nous ne pensons qu'à cette vie. Quand on me parle de Dieu, mon âme est repue, il me semble qu'elle est comme un homme qui a grand appétit, auquel on donne bien à dîner." Pierre Trigadin aimait beaucoup à fumer. "Pourquoi pétunez-vous ?" lui demande à brûle pourpoint son directeur. Pierre ne sait que répondre. Si Dieu vous disait, poursuit le Père, rendez compte de vos actions, pourquoi avez-vous pris du tabac ? Que diriez-vous ? — Je serais bien en peine, répond le brave homme, car je n'en ai jamais pris que pour le plaisir que j'y sentais. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas averti plus tôt de cette action déréglée ! Je n'en prendrai jamais plus ! Et de fait, Pierre Trigadin abandonna complètement l'usage du tabac. Il ne le reprit que longtemps après, quand on le lui conseilla, dans l'intérêt de sa santé. "Ceux qui savent, concluent les *Relations*, de quelle manie les sauvages et quelques Français sont portés à prendre la fumée du tabac, admireront cette abstinence en un Canadois : les grands ivrognes n'aiment pas tant le vin que les sauvages aiment le pétun."

Un jour qu'il revenait d'une expédition contre les Iroquois, ses compagnons lui demandèrent quels tourments il aurait infligés aux prisonniers, s'il en avait ramené quelques-uns. Pierre leur fit cette belle réponse : "J'aurais eu plus de soin de leur brûler le cœur de l'amour de Dieu que de tourmenter leur corps."

Le deuxième retraits dont les *Relations* nous ont conservé le souvenir, avait nom Joseph Chibouatenhua. Dès que les

Pères reconnurent ses bonnes dispositions, ils le mirent aux *Exercices spirituels*. “ Hélas, dit-il, pourquoi avez-vous été si longtemps sans me faire part d’un si grand bien ! J’avais eu mille fois la pensée de m’enquérir pourquoi vous ne m’enseigniez point ce que je voyais faire si souvent aux deux Pères qui sont en ma cabane, qui prient si longtemps Dieu sans remuer les lèvres. Je m’en suis retenu, croyant que si vous m’en eussiez jugé capable vous me l’eussiez enseigné, et partant qu’il fallait attendre d’en être trouvé digne.”

Joseph fait sa retraite avec une grande piété. Rien ne saurait donner une meilleure idée du travail de la grâce dans son âme que les sentiments qu’il éprouva. Nous les transcrivons ici tels que relatés par son directeur auquel il les confia :

“ 1. Toute ma vie j’ai toujours été occupé ; si je mourais à cette heure, quel profit m’en resterait-il pour l’éternité, sinon du peu que j’ai fait pour le salut de mon âme depuis que j’ai la foi ? L’occupation que je vais entreprendre me sera à jamais profitable, il faut donc m’y employer plus fortement que jamais je n’ai entrepris affaire du monde.

“ 2. Mon Dieu, je viens ici pour savoir votre sainte volonté et en résolution à quelque prix que ce soit de l’accomplir, m’en dut-il coûter la vie. Si vous ne me la donnez à connaître, pardonnez-moi mon Dieu : un sujet à qui son Capitaine ne déclare pas ses désirs, est excusable s’il ne les fait.

“ 3. Hélas que l’appui des hommes est peu de chose ! ceux qui m’aimaient le plus au monde, et de qui je tiens davantage, mon père et ma mère, sont morts ; Dieu seul par sa bonté m’a servi de père et de mère ; lorsque je ne songeais aucunement en lui, il a songé sans cesse à moi ; j’étais comme un enfant à la mamelle, qui mord et tourmente sa mère lorsqu’elle lui fait du bien. Ce grand Dieu a appelé du bout du monde et delà les mers des hommes qui sont venus pour moi, et pour moi quasi seul. Hélas mon Dieu que votre amour est grand ! me dois-je appuyer sur autre que sur vous ? ”

Un soir, comme Joseph Chibouatenhoua se trouvait dans une grande aridité spirituelle, il dit au Père qui le dirigeait :

“ Mon frère, je reconnais bien que je n'ai point d'esprit, je n'ai point bien fait mon oraison, je me suis incontinent trouvé au bout de mes pensées. Hélas, qu'est-ce que notre esprit ! ” Et le Père lui ayant demandé comment il s'était comporté en cette occasion : “ J'ai dit à Dieu : Hélas mon Dieu je ne suis rien, est-ce à moi à vous porter quelque parole ? Je viens ici pour vous entendre, parlez donc au fond de mon cœur, et dites-moi, fais cela ; je le ferai mon Dieu, quand j'en devrais mourir. Puis j'ai dit à la Vierge : sainte Marie, Mère de mon Sauveur Jésus, me voici en votre maison et dans votre chapelle, qui m'y fera du bien, sinon vous ? Ayez pitié de moi : je suis venu ici pour connaître la volonté de Dieu, mais je n'ai point d'esprit, et s'il parle, je ne l'entends point. Je ne suis rien, vous êtes toute puissante, priez pour moi votre Fils bien-aimé, Jésus. Puis je me suis adressé aux Saints dont les reliques sont ici, et dont la plus grande part m'a donné bien de la peine à apporter ici haut de Québec ; je leur ai dit : Grands Saints, je ne sais pas vos noms, néanmoins vous ne pouvez ignorer que j'ai apporté vos reliques en ce pays, ayez pitié de moi, priez pour moi votre Maître et le mien Jésus. Par après je me suis souvenu des tableaux qui sont en cette chapelle, et j'ai prié les Saints qui y sont dépeints, particulièrement saint Joseph, dont je porte le nom. ”

La méditation du Paradis ravit notre retraitsant, mais il ne veut point s'arrêter à considérer tout ce qu'on peut se figurer de beau dans le ciel, il y va plus simplement Ecoutons-le : “ Mon Dieu, je ne veux pas juger des biens que vous réservez après cette vie à ceux qui vous servent, car je n'ai point d'esprit. C'est assez que vous ayez dit qu'on y serait à tout jamais content, vous en savez mieux les moyens que tous les hommes ne le peuvent comprendre. Si je me représentais le Paradis comme un lieu où il y a de belles cabanes, de belles robes de castor, des cerfs et des ours à manger, je ne vous ferais pas plus riche que les hommes ; il n'y a rien de tout cela, mais il y a bien plus que tout cela, puisque les hommes et toute leurs richesses ne sont rien à l'égal des vôtres. On me raconte

mille raretés et beautés de la France, que je ne puis comprendre, je le crois toutefois. Pourquoi ne serai-je pas assuré des contentements ineffables qu'il y a dans le ciel, quoiqu'ils surpassent mes pensées ; c'est assez que vous ayez dit qu'on y serait à tout jamais content."

Enfin, comme il était au milieu de sa retraite, on vint lui annoncer la nouvelle de la maladie d'une de ses nièces. "Quand bien, réplique-t-il, ma femme et mes enfants seraient malades, je ne partirais point d'ici que les huit jours ne soient expirés : je me console dans la créance que j'ai que Dieu voit tout ce qui se passe dans ma famille ; je n'en suis pas le chef, c'est Dieu : s'il veut que tous meurent, qui lui peut résister ? ma présence leur serait maintenant inutile ; je ferai plus ici pour eux auprès de Dieu. Le diable a fait tout ce qu'il a pu pour m'empêcher de commencer ces exercices, il tâche maintenant à faire que je ne les continue pas. Ceux qui me dirigent jugeront mieux que moi s'il faut que j'aille assister ceux qu'on me dit être malades."

Comme les retraits de nos jours, Joseph Chibouatenhoua quitta sa solitude brûlant de zèle. Il a promis solennellement de ne jamais rougir de sa foi, de parler de Dieu à chaque occasion, de travailler sans relâche à la conversion de ses compatriotes. Et il se met aussitôt à l'œuvre. Il nous rappelait, dit un Père, les chrétiens de la primitive Église ; et un autre : les apôtres au sortir du cénacle. Les premiers sauvages qu'il rencontre maugréaient contre les missionnaires. Il les reprend et si bien que "de loups, ils deviennent agneaux". L'un d'eux même demande aussitôt le baptême.

Joseph a un frère païen. Il se rend aussitôt à sa demeure et lui tient un langage vraiment touchant, débordant de foi et d'amour. Un malheur le frappe-t-il ? Il se tourne vers le ciel et bénit la main qui l'éprouve. Une difficulté se présente : "Ne craignons pas, dit-il à ses compagnons, rien ne nous arrivera sans la permission de notre Maître." Une faveur lui est-elle accordée : son premier soin est d'en rendre grâce à Dieu et de se proclamer indigne de tant de bontés. Dans ses communions il manifeste la plus grande ferveur,

louant Notre-Seigneur à haute voix dès qu'il l'a reçu. A son foyer, il ne laisse passer aucune offense sans correction, considérant comme son premier devoir, de bien élever ceux qui lui touchent de près. Il ne peut vivre lui-même avec un péché véniel sur la conscience. Il accourt aussitôt le confesser avec de grands sentiments de componction. Pour résumer, écrit le P. Jérôme Lalemant, à qui nous empruntons ces détails, il a fait cette année tout ce qu'on peut attendre d'un excellent chrétien : il s'est jeté dans l'emploi apostolique au plus fort de toutes ces bourrasques qu'il a toujours envisagées avec l'œil de la foi. Il n'y a contrée dans le pays où il n'ait assisté nos Pères à la publication de l'Évangile : partout il a rendu publiquement témoignage à la vérité qu'il connaît, et tous ces peuples infidèles ont été contraints d'avouer que la foi et la loi de Dieu ne leur étaient pas impossibles, en voyant un Huron comme eux, qui depuis sa naissance a été nourri et élevé dans les mêmes coutumes qu'eux, le voyant non seulement professer cette foi et pratiquer en toutes occasions les commandements de ce grand Maître de nos vies qu'on leur vient annoncer, mais protester publiquement qu'il est prêt à mourir plutôt que d'offenser en ce point là sa conscience ; spectacle vraiment digne de Dieu et qui sans doute a ravi les anges, quoique cette terre infidèle n'en ait pas retiré le profit que méritait un si saint zèle."(1)

Je m'excuse de m'être arrêté si longtemps à ce sauvage inconnu, mais vraiment ne méritait-il pas d'être cité comme modèle ? Trouve-t-on beaucoup de faits plus édifiants dans la vie des grands catholiques, même des saints ? Et les *Exercices spirituels* ont-ils jamais transformé une âme plus profondément que celle de cet humble enfant des bois, devenu non seulement chrétien fervent, malgré l'atavisme païen qui le travaillait sans cesse, mais apôtre inconfusable, prêt à tous les dévouements, dédaigneux de tous les périls, à l'œuvre jour et nuit pour établir dans son pays le règne de Notre-Seigneur ?

JOSEPH-PAPIN ARCHAMBAULT, S.J.

(1) *Relations*, 1640, p. 88.